

L'histoire du gars qui obéit au doigt et à l'oeil

Autor(en): **Sylvestre, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 9

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON CRANO GUIERRIE

L'E su que noùtrè sordâ sant dâi rido guierrié et qu'eïn a pas tant que pouant pidâ avoué. Quand lâi avâi la granta dyéra que l'a dourâ quasu l'âdzo de trâi caïon einseimbllo, faliâi vère noùtrè troupié quand revegnant de l'âo camp. Cré double! Rein que de lè vouâiti âi pararde, ti âo mimo pas, defelâ dein lè velâdzo, avoué l'âo benne à bordon su la tita et lo pêtâiru prêt à fère fu, lâi a pas! On sè desâi que lè Suisse dâo canton de Vaud sant tot parâi dâi rido crâno luron. N'è pas dâi dzeïn que faut crenenâ, allâ pi! Et pu ni lè tounenâ, âo bin lè z'annessi! Ne sant pas quemet cliiâo petit tsin, que sant adî à dzappâ et à montrâ lè deïn, mâ que bioissant jamé. Leu, l'è quemet cliiâo gros dogue, dâi Médor âo Sultan, que l'âovrant lo mor rein que po moodre et que lo cliouissant pas devant que la morsa sâi arre-vâre. L'è dein crâno guierrié, noùtrè militéro. Rein ne lè z'èpouâire que lè petit bocon à trâ-bllia et lè botolhie pas prâo grante.

Mâ, de ti cliiâo cocardié ein a jamé min zu que l'ausse atant de corâdzo et de radze que clii qu'on lâi desâi lo Zéroïque. L'ètai de pè La Coûta, lo pâi de cliiâo que sè laissant pas dere *morpion* devant lè dzeïn. Clii Zéroïque amâve tant lo militéro que droumessâi avoué son kièpi et sa cheintere. Quand la guierri l'è arrevâte, ein quatooze, l'a ètà lo premi équipâ. Faillâi lo vère dein lo velâdzo! L'ètai veretablliamaint biau avoué sè get que vo bombardâvant d'èpè-lue. Desâi lî-mîmo :

— Quand l'è que mè vouâito âo meriâo, mè fé pouâro à mè-mîmo!

Sa mère lâi desâi devant que parte po clii mobilisachon :

— Te sâ, Frède! — Frède, l'ètai son petit nom; Zéroïque l'ètai on nom sobriquet. — Te sâ, Frède! se sè battant, t'eïn mécèllie pas!

— Na râva! que repondâi Frède. Vu tya ti lè z'ennemi omètè dautrâi coup!

Sa mère lâi desâi oncora :

— Preind omètè cliiâo duve pâ de tsausse. Fâ bon ein avâi on pâ de retsandze po se dâi iâdzo on è moû de tsaud.

— Quaise-tè mère qu'eïn vu preindre doû pâ! Quand l'è qu'on pâ l'arâ ètà crebllia de balle que mè foudrà-te betâ quand revindrî!

L'è ceïn qu'ètai dâi guierrié que l'arant fotu 'a rida dèdzalâie âi z'estafié que l'arant voliu sè battre avoué leu! *Marc à Louis.*

Son désir. — Je commence à croire que ma femme ne me dit pas la vérité.

— Et pourquoi cela?

— Parce que chaque semaine elle menace de retourner chez sa mère, mais elle ne l'a pas encore fait jusqu'à présent.

Logique. — Madame (en train d'engager une nouvelle cuisinière) : — Pourquoi avez-vous quitté votre dernière place?

— Vous êtes bien curieuse, Madame. Vous ai-je demandé pourquoi votre dernière cuisinière vous a quittée?

L'HISTOIRE DU GARS QUI OBÈIT AU DOIGT ET A L'OEIL

L'EANTON est entré avec son compagnon dans l'auberge de la mère Palier.

Il boit doucement son petit vin en faisant claquer la langue; il ne connaît plus que ce plaisir. Il ferme à demi les yeux et raconte :

— Il y avait un garçon, Jacques Tourneboule qu'il s'appelait. Il avait trois brettes (vaches) et pas grand'chose pour les nourrir. Sa femme Mariette lui dit :

— Faut acheter un peu de foin.

— J'y vais, ma femme.

Il achète du foin et trouve deux épingles sur le chemin. Il y voyait clair comme un coq; il les ramasse et les pique dans le foin. Une fois à la maison, il les cherche et cherche, chercheras-tu. Ça l'ennuyait, il voulait rien laisser perdre.

— Qu'est-ce que tu cherches, innocent? Deux épingles? Fallait les piquer au col de ta blouse.

Peu après, il va quérir une règle d'airaire chez le forgeron. Comme il avait bonne mémoire, il pensa : « Cette fois j'écouterai Mariette », et il fit passer la règle dans la boutonnière de sa blouse. Quand il revint, elle était toute déchirée. Sa femme tapa du pied :

— Que tu es sot! Fallait la mettre sur ton épaule!

— Ne te fâche pas, m'amour, mon petit ange, je ferai comme ça la prochaine fois.

Tourneboule, huit jours après, va à la foire pour acheter un cuvier. Notre ami en achète un beau, le perche sur son échine en le tenant par le robinet; et il s'en revient comme ça, tout fier. Les enfants qu'il rencontrait lui tiraient la langue, mais il était bien content tout de même. Ce n'était pas commode de porter comme ça, longtemps, un cuvier. Tourneboule butte contre une pierre, tombe avec le cuvier qui se casse en plusieurs morceaux. Il se relève et, comme il était très entêté, il tenait toujours le robinet dans sa main, et il se disait : « Ma femme aura le robinet du cuvier, elle pleurera moins. » Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle lui cria :

— Tu finiras par devenir tout à fait innocent!

Fallait prendre un linceul de lit et mettre le cuvier dedans, nouer le drap dessus aux quatre coins et tu aurais passé par dessous une barre de bois; notre voisin Riffaud, qui était allé à la foire, aurait pu t'aider à le porter. Il ne serait pas cassé.

— Mon ange, mon petit canard, je t'écouterai une autre fois!

La semaine d'après, il revient à la foire, il achète une toute petite brette : « Cette fois, je sais bien comment faire, ma mignonne sera contente ». Il prend un drap de lit de bon chanvre, passe sous le bedon de la vache, noue les quatre coins, glisse une forte perche dessous et, avec son voisin Riffaud, il porte la vache qui n'avait jamais été si heureuse. Elle était petite, mais lourde quand même. Ils étaient « esquinés » quand ils arrivèrent à la maison. Mais la carne se mit à bramer, et un taureau qui paissait dans un pré sauta le buisson et fonça sur elle. Nos deux gars eurent grand'peur et laissèrent tomber la petite brette qui se cassa une jambe.

— Qu'as-tu fait encore! hurla Mariette. Tu es plus fou qu'une vieille chouette au soleil! Cette

vache n'est plus bonne qu'au boucher!

— Mais mon petit lapin, qu'est-ce que tu as, rouge de colère comme ça? Je fais toujours ce que tu me dis et ça te plaît jamais. C'est moi qui vais me fâcher!

— Fallait attacher une corde aux cornes de la vache. Elle aurait suivi sur ses quatre pattes.

Un mois après, Tourneboule qui était patient comme un ange, revint à la foire; il passa devant la boutique de Jean Cissac. Il pensa : « Tiens, j'ai besoin d'une cruche. » Il en acheta une en grès. « C'est ma femme qui sera contente; elle n'a qu'un malheureux seau de bois, trop lourd pour sa petite main. Je la mettrai pas dans un drap cette fois. » Il passe une ficelle dans l'anse et la fait tourner derrière lui. La cruche s'ébréçait et sonnait sur les cailloux : toc, toc. Bientôt, il ne resta plus que l'anse après la ficelle. Tourneboule avait fait comme sa femme lui avait dit de faire; il était bien tranquille, mais sa femme n'était pas aussi tranquille que lui, et elle se mit à crier sa rage :

— Je deviens folle! Tu resteras à la maison et moi je m'occuperai des affaires. Un âne est plus fin que toi. Ce soir, tu feras le levain, tu soignerai la truie.

— Je veux bien, mon petit chevreau, mon oïsin, mais pour ça, où faut-il aller?

— La fontaine est à côté; elle est pas faite seulement pour les chiens!

Et elle s'en va. Tourneboule se dit : « Je vais préparer le levain. » Notre dégourdi, sans malice, prend un sac de farine, le porte à la fontaine, le vide dans l'eau et remue avec un bâton. Il remue pendant une heure et son nez remuait aussi; le levain ne prenait pas. « Malheur qu'il dit, puisque le levain ne veut pas prendre, faut pas que la farine se perde! Je vais faire boire ça à la truie : « Guéri! Guéri! » Elle s'amène, mais elle ne voulait pas dévaler dans la fontaine. « Double de bête, hurle Tourneboule, tu sais pas ce qui est bon! Je vais te l'apprendre! » Il la saisit à pleins bras et lui fourre le groin dans l'eau. Il voulait faire de force son bonheur. Elle n'était pas contente, elle criait et se débattait. Brave musique! Tourneboule criait plus fort qu'elle : « Bois, ma petite mère... bois le dessus et le fond, ça te fera du bien. » Il ferma sur elle la porte de la fontaine. Comme ça, il serait tranquille un petit moment. Sa femme revient, soulève le couvercle de la huche, pas de levain; elle va à l'étable des porcs, pas de truie :

— Où est la truie? demanda-t-elle pâle comme un linge.

— Oh! ne te tracasses pas, elle boit dans la fontaine.

Elle y court, trouve la truie, qui avait bu son saoul, noyée. Elle s'arrache les cheveux :

— Ah! je m'en vais chez mes parents! Tu me rendrais folle! Tu me mettrais sur la paille! Et elle s'en alla.

Depuis ce temps, le pauvre Tourneboule dit aux joveux qui pensent au mariage :

— Mes amis, n'écoutez pas trop votre femme. Plus vous ferez ce qu'elle commande de faire, plus elle sera en rage contre vous. Faites le contraire de ce qu'elle vous dira. Si elle vous présente le bout du nez, prenez-la par le chignon. Comme ça, elle ne se fâchera jamais. »

Charles Sylvestre.